

Seloua Luste Boulbina

# Sortir de terre

*Une philosophie du végétal*

ÉDITIONS ZULMA & JIMSAAN

Paris • Veules-les-Roses • Dakar

© Jimsaan, Dakar, 2024.  
© Zulma, 2025, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson

[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

C'est qu'en effet, toutes les choses qui me viennent à l'esprit se présentent à moi non par leur racine, mais par un point quelconque situé vers leur milieu. Essayez donc de les retenir, essayez donc de retenir un brin d'herbe qui ne commence à croître qu'au milieu de la tige, et de vous tenir à lui.

FRANZ KAFKA, *Journal*



Évolution de rhizomes sur jeunes pieds de riz sauvage (1911).  
Armand Berteau. © Cirad.

# Sommaire

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>D'abord</i>                                                      | II  |
| Du champ d'ignames au bosquet, aller-retour                         | 17  |
| De l'animal au végétal, œuvres d'art                                | 25  |
| Du rêve à la réalité, la cabane à ignames                           | 33  |
| De l'igname au rhizome, une navigation océanique                    | 41  |
| De la botanique au devenir plante, l'herbier du philosophe          | 51  |
| De l'amour des fleurs à la passion érotique, une folie douce        | 59  |
| Du goût pour la végétation au masque de la science,<br>naturalismes | 67  |
| Des terres australes aux musées européens, un art voyageur          | 77  |
| Du jardin au jardinage, une folie furieuse                          | 85  |
| De la sexualité à la plante, et vice-versa                          | 95  |
| Des pissenlits aux cimetières, une continuité                       | 103 |
| Des plantes décoratives aux expositions de fleurs, le muséal        | 111 |
| Du kava au peyotl, une déraison magistrale ?                        | 119 |

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| Des toxiques aux remèdes, une pharmacie végétale                       | 127 |
| Des mondes de la forêt et de ses étranges étrangers,<br>regards blancs | 135 |
| Des performances aux rituels, une évidence tardive                     | 143 |
| Des sargasses aux bananes, une infection généralisée                   | 151 |
| De l'igname brisée à la terre natale, poétique                         | 159 |
| Du culte des tubercules à l'art contemporain,<br>points de suture      | 167 |
| <i>Pour finir</i>                                                      | 177 |
| <i>Bibliographie</i>                                                   | 183 |
| <i>Index</i>                                                           | 189 |

D'abord, il m'a été donné de cultiver l'attention aux détails. Pourquoi, dans les textes bibliques, les personnages sont-ils pieds nus ou portent-ils des sandales ? Qui, quand et où, dans ces textes, quelqu'un peut-il, à juste titre, ou à bon droit, se déchausser ? Pourquoi quitter ses souliers avant d'entrer à la mosquée ou à la maison ? Pourquoi jeûner lors du ramadan ? Cette attention singulière conduit toujours à effectuer des distinctions, par exemple, ici, entre pureté et propreté. La récitation de sourates du Coran, apprises par cœur, enfant, sans en comprendre le sens, faisait dire une parole sans pouvoir se l'approprier. Elle donnait aussi conscience qu'on peut parler sans comprendre ce que l'on dit. On saisit immédiatement que, dans des milieux mixtes, davantage marqués par des interrogations que par des certitudes, il faut se mouvoir, sur le fil, sans jamais pouvoir s'arrêter, sauf à demeurer alors dans un équilibre si instable qu'on risque, très probablement, de tomber, car il est impossible de se fixer. La *circulation* entre des univers étrangers l'un à l'autre devient la seule issue. C'est cette circulation entre mondes éloignés, si ce n'est lointains, que j'ai favorisée et valorisée dans ce livre. Pourquoi ?

Je n'ai pas eu l'intention d'élaborer une théorie du

végétal, en lui-même. Je me suis intéressée aux rapports, liens, liaisons, que les êtres humains ont tissés avec le végétal, à partir d'un phénomène banal quoique extraordinaire : la végétation, plus ou moins mystérieusement, sort de terre. Ce phénomène, qui frappe autant l'imagination que l'intellection, mérite d'être étudié de plus près, non sous l'angle de la phytosociologie ou de la botanique, mais au regard de l'anthropologie et de la philosophie. Encore faut-il que je précise que ma perspective n'est pas ontologique, ou métaphysique. J'interroge plutôt la proximité, le voisinage, le contact que les êtres humains développent, bien différemment selon les espaces, avec les plantes, du gazon à la forêt, de l'herbe la plus petite à l'arbre le plus grand. Si nous ne sommes pas suffisamment attentifs aux déforestations qui brutalisent les milieux de vie, nous sommes généralement très intéressés par les plantes, en particulier par les fleurs. Le bouquet de jasmin, *machmoum el fell*, est une telle tradition sociale, en Tunisie, qu'on a parlé de « révolution du jasmin ».

Les métaphores, constantes, montrent que notre façon de parler procède par déplacements et décrit des faits dans le langage des choses, souvent dans un vocabulaire végétal : « En Tunisie, les fleurs fanées de la révolution du jasmin. » Par-delà l'idée, fautive en l'occurrence, d'une douceur spécifiquement tunisienne, y compris dans la violence, le choix de recourir à la vie d'une plante pour évoquer un moment politique révèle que les va-et-vient entre le monde humain et le monde végétal ne sont ni accidentels ni rares mais structurels et fréquents. Ce livre ne constitue pas, pour autant, une analyse des discours. Je me suis plutôt intéressée à certaines pratiques, qui éclairent un aspect méconnu de nos activités et de nos connaissances : l'intrication serrée, tout à la fois matérielle et symbolique, de l'humain et du non-



humain, de l'existence humaine et du vivant. Au fond, la relation au végétal dévoile notre rapport et à nous-mêmes et à autrui, présent ou absent, actuel ou passé. Elle différencie les cultures, les manières d'être et de faire. Dans le même temps, elle découvre ce que nous partageons, en commun, quoique différemment.



*Jasminum officinale*, récolté en 1820 dans un jardin (*Eligius Dubroca*), Herbar d'Aquitaine. © Collections de l'université Toulouse III – Paul Sabatier.

Les différences sont ce qu'il y a de plus difficile à concevoir. Elles sont généralement grossières et mal formulées. Elles se constatent, sont moins aisées à observer, et se transforment la plupart du temps en jugements. Je n'ai pas eu envie, ici, de creuser des différences. Je n'ai pas désiré les conceptualiser. J'ai plutôt cherché à franchir les fossés, à faire dériver les continents, à ne pas demeurer immobilisée dans une vision fixiste du monde qui sépare, écarte, divise et maintient en définitive la géographie coloniale qui place l'Europe au centre, en surévalue les normes et les pratiques, et noircit d'ignorance et d'incompréhension les continents « obscurs » que sont l'Océanie et l'Afrique, réputés les plus « sauvages », les moins « civilisés » et les moins « modernes ». Provincialiser l'Europe s'effectue en acte, pas seulement en parole. C'est pourquoi la philosophie du végétal que je propose dans ce livre me paraît être une forme de décolonisation de la philosophie. Comme un retournement, une volte-face, un revirement indispensable qui fait sortir la philosophie de l'école et la conduit ailleurs. Comme une philosophie *buissonnière* qui fait place aux espaces que l'Europe n'a pas *totalelement* colonisés.

C'est pourquoi j'ai procédé par détours, en associant ce qu'on dissocie, en rapprochant ce qu'on sépare, en liant ce qu'on délie. Ce faisant, j'ai cherché à remodeler une pensée en modifiant le cadre dans lequel elle se déploie habituellement. J'ai privilégié les commencements plutôt que les achèvements. J'ai mis l'accent sur la matérialité de nos idées, si ce n'est sur leur matière. J'ai, largement, fait place à la description et à l'image, car, si l'on peut dire, elles nous apprennent ce que nous croyons déjà savoir, mais que nous ne savons pas. Je me suis efforcée de *sortir*. Le verbe vient du latin *sortiri*, qui signifie tirer au sort, prédire, obtenir par le

sort. Le terme est affilié à plusieurs autres tels que : ensorceler, sorcier, sortilège, sorcellerie, ou encore ressort, ressortir, ressortissant, assortir, sorte. Il s'agirait, selon le lexique scolaire, d'un « arbre à mots ». J'ai tenté ainsi de m'éduquer moi-même – de *ex ducere*, faire sortir de soi – en laissant entrer des pensées étrangères en moi, sans poste-frontière. C'est ainsi que j'ai cédé à la fascination pour la terre et pour ce qui en émerge, par le bas.



Germination. Un tronçon de canne déterrée. Voyage d'études de Racine Mademba en Égypte, juin-octobre 1913. Racine Mademba. © Cirad.

## Du champ d'ignames au bosquet, aller-retour

Il y a toujours des déclencheurs à une recherche. Ici, la Nouvelle-Calédonie en est le terrain. Ou le terreau. Toutes les plantes n'y sont pas égales en valeur. Certaines portent une signification dont d'autres sont dépourvues. Les Kanaks font en effet de l'igname un objet – pour ne pas dire plus, dès à présent – singulier et singulièrement investi. D'abord, elle a une tête qui, lors de cérémonies dites coutumières, est tournée vers son destinataire. Ensuite, il existe des « ignames-chefs », couronnées de feuilles de cordyline ou de branches de pin. Enfin, ces dernières sont habillées, revêtues de peau de niaouli ou de tressage de feuilles de cocotier. Ces rituels de don donnent lieu à des installations : sur les côtés et à l'arrière, la canne à sucre, les taros-chefs, les cocos, les bananes poingo, d'autres légumes encore, à la base, des taros d'eau, puis, en pyramide, les ignames de consommation et l'igname-chef. Dans ce dispositif, l'igname représente l'homme ; le taro la femme. On a dit qu'il y avait des « civilisations du végétal ». Est-il vrai que les aliments ne sont pas seulement bons à manger mais bons à penser ?

Sans même parler de certaines qui mangent tout sauf les poulpes – parce qu'ils sont intelligents... autrement dit comme si les bœufs ne l'étaient pas, aussi –, à l'heure



Mariage kanak. Coutume des oncles maternels, Canala, Nanon-Kenerou, Nouvelle-Calédonie. © Sébastien Lebègue.

actuelle, dans certains espaces, les *vegan*, les *flex* et autres adeptes d'une « nourriture saine » choisissent ce qu'ils ingèrent et privilégient souvent le végétal plutôt que l'animal. Mais l'ingestion et la digestion priment sur l'objet même : aucun légume n'a de *dignité* particulière, il ne donne pas lieu au *respect* et à la *considération*. Il n'est qu'un aliment parmi d'autres. L'approche est ici fonctionnelle, et le végétal ne représente rien d'autre que lui-même. Il est une *chose* parmi les autres choses, même s'il est un être *vivant*. La culture du végétal n'intéresse que l'agriculteur ou le jardinier amateur dans son potager. Le cycle même de la plante est dépourvu de signification. Du fait même qu'il s'agit là d'un processus *naturel*... Et pourtant, un grand philosophe du passé en a fait l'image même de la dialectique. Il a trouvé une métaphore permettant de faire comprendre une idée difficile

à admettre : celle de la contradiction interne. Il s'est tourné vers la végétation pour en exprimer la teneur, à travers un processus spontané, si ce n'est « naturel ».

Hegel s'intéresse en effet au processus singulier d'évolution de la plante et à sa *métamorphose*. À l'évidence, le fait a attiré son attention. Le bouton se transforme en fleur, qui se transforme en fruit sans que la plante ne se réduise à l'une ou l'autre de ces stances. « Le bouton disparaît dans l'éclatement de la floraison, et l'on pourrait dire que le bouton est réfuté par la fleur. À l'apparition du fruit également, la fleur est dénoncée comme un faux être-là de la plante, et le fruit s'introduit à la place de la fleur comme sa vérité. Ces formes ne sont pas seulement distinctes, mais encore chacune refoule l'autre, parce qu'elles sont mutuellement incompatibles. Mais en même temps leur nature fluide en fait des moments de l'unité organique dans laquelle elles ne se repoussent pas seulement, mais dans laquelle l'une est aussi nécessaire que l'autre, et cette égale nécessité constitue seule la vie du tout. » La dialectique ne procède pas autrement : elle est une fluidité. Elle est la figure même de la vie végétale et de ses métamorphoses. La philosophie hégélienne est une pensée du changement, de la modification, de l'altération positive. Elle s'inscrit dans le temps bien plus que dans l'espace.

Dans sa jeunesse, le philosophe avait témoigné du *vitalisme* qui l'animait philosophiquement. Il opposait « le livre vivant de la nature » et « le cabinet du naturaliste qui a tué les insectes, séché les plantes, empaillé les animaux ou les a conservés dans de l'alcool, a rangé ensemble toutes les choses que la nature a séparées, et a ordonné seulement en fonction d'une seule fin ce qu'elle a entrelacé en une variété infinie de fins dans un lien amical ». Extraordinaire passage





Fleurs, feuilles et fruits du papayer (Est de Madagascar).  
Emile Prudhomme. © Cirad.



qui montre combien la science tue le vivant et fait de la nature un cimetière urbain. Mais l'extrait dit plus encore et exprime l'admiration pour le *végétal* et l'*animal* qui forment un tout. Il y a, malgré la variété des formes, une indissociabilité de l'ensemble : un lien amical et vivant qui transcende les parties. Émerveillement devant le *vivant*. Devant ce qui naît, disparaît et renaît à la fois *même* et *autre*. Bien sûr, il est difficile ici de ne pas penser à l'écart qui sépare le cimetière de la nursery. La classification, l'ordonnancement sont à la fois des façons de savoir et de tuer le vivant pour mieux le décomposer. De l'exposer dans des vitrines loin des lieux de sa création. Ou encore : loin de l'atelier.

Comprendre combien il y a de puissance dans le *sensible*. Je ne peux manquer d'être frappée par le fait que, dans ses textes de *jeunesse*, ce soit à partir de la figure de l'*Arabe* que le philosophe allemand révèle ce qui se joue dans une consommation partagée. « Quand un Arabe a bu une tasse de café avec un étranger, il a par-là conclu une alliance amicale avec lui. » Le festin, du coup, n'est pas seulement un partage, c'est une communion. Plus encore, que l'œuvre d'art soit, pour le philosophe, une totalité vivante frappe. À tel point que, loin de « l'indiscrétion des collectionneurs de connaissances », loin des « collections de momies », Hegel va parler de *famille* et, suivant le fil de sa plume, dire que « pour se dévoiler, l'esprit vivant qui habite une philosophie exige d'être *mis au monde par un esprit de même famille* ». Évidemment, c'est moi qui souligne, dans cette traduction française du texte, l'idée de mise au monde qui contient celle d'accouchement, de naissance, et, peut-être, de famille : les plantes sortent de terre ! Ce fait, si simple en apparence, si évident, m'interpelle de diverses manières.

M'exprimant ainsi, je suis passée du plus « étranger »

au plus « familier » : de « l'anthropologique » au « philosophique » ; du plus lointain au plus proche : de l'océanien à l'européen ; du « moins savant » au « plus savant ». Et pourtant, Hegel ne voit-il pas, de sa place, et du passé, combien l'igname incarne la plante vivante qui sort de terre et qui incarne amitié, familialité et *ancestralité* ? Dans la civilisation de l'igname, c'est à partir d'un fragment ou d'un tubercule de la récolte précédente, enfoui sous terre, que naît la nouvelle igname. Plus la variété est ancienne plus elle a de valeur. Il ne faut donc pas brutaliser le végétal mais le traiter avec délicatesse. Plus encore, le temps de la plantation est celui de l'apparition des baleines : quand les baleines sautent hors de l'eau, les ignames sont plantées en terre. Le végétal est corrélé à l'animal, le maritime au terrestre. La mer, qui abrite l'esprit des ancêtres. En Martinique, à l'inverse, pour parler de l'usage agricole d'un terrain, il est dit, curieusement : « Il est déconseillé de faire l'igname se succéder à elle-même. » L'invisibilité des processus, on l'aura compris, ouvre sur des langages, des significations qu'il me semble bon d'examiner de plus près.

On sait à quel point l'animal est surinvesti, en tant qu'alter ego de l'homme, dans l'anthropomorphisation occidentale, surtout celle des animaux domestiques comme les chiens et les chats. On voit moins combien le végétal est porteur de significations fondamentales, par-delà le langage des fleurs et autres associations pourtant socialement si importantes : de la France au Japon, le chrysanthème change totalement de signification. Sans doute, sous les cieux européens, l'ancien sens de « culture » a-t-il été oublié. Car la culture consiste au soin de soi, dans les soins et l'entretien du corps (*cultus* et *curatio corporis*) ; et dans l'entretien de l'esprit (*cultus animis*). A-t-on séparé, toujours, et partout,

l'art et la consommation de l'objet ? L'œuvre d'art peut-elle être ingérée ? Incorporée ? Aujourd'hui, des « performances culinaires » font passer de la plantation à la communion : l'artiste martiniquais Jean-François Boclé réalise des *Political Jams* lors desquels il met en œuvre, et en scène, son cannibalisme. En quoi cela consiste-t-il exactement ? Au Sénégal, en Colombie, au Bénin, l'artiste commence par scarifier des bananes en inscrivant des mots sur leur peau : « *poetica bananera* », « *garbage tropics* », « *chlordécone mi amor* », « *smile or die* », « *eat your liberty* », etc. Puis il cuisine une confiture en criant, à chaque fois, l'expression incisée sur la peau de banane. Il propose enfin au public de consommer la confiture.

Quand l'artiste français Michel Blazy crée un *iBookgarden*, en 2014, que fait-il ? Un petit parterre de mousse remplace le clavier, une tige feuillue sort d'une prise USB. « J'aime, dit-il, que les choses soient équivoques, ménager plusieurs entrées. Pour *iBookgarden*, il est possible de parler de vanité, de la rapidité avec laquelle les appareils deviennent obsolètes, d'une dualité possible entre nature et culture. En ce qui me concerne, je ne fais pas la part des choses. Il n'y a pas d'un côté la nature et de l'autre la culture, mais un seul et même ensemble. Je montre cette symbiose. » Le végétal colonise le technologique et finit par avoir le dernier mot. Un jardin miniature croît sur une imprimante, la rendant *de facto* obsolète. L'artiste, amateur de sculptures vivantes, a aussi fait pousser des plantes sur des pulls sagement pliés : on peut y planter de partout. Sensible à l'éventail des senteurs qui se déploie dans la durée, il travaille aussi sur la décomposition des végétaux. L'organique est ici un matériau artistique, le vivant est littéralement un processus de création. Après avoir été un modèle à imiter : le proces-

sus artistique étant censé imiter le processus organique, le renversement duchampien s'étend de l'objet manufacturé (l'urinoir transformé en *Fontaine*) au vivant lui-même. Ou comment observer « la nature » jusque dans ses moindres détails, en évitant toute emprise autre que le geste initial. La vie artistique des plantes n'existe-t-elle que dans les musées et autres galeries ? Ou peut-on l'observer ailleurs ?

Comme je pense en boucles, et non « linéairement », comme je n'ai pas, dans la tête, le cheveu raide de la ligne droite, je reviens au début et je pose la question : l'igname n'est-elle pas l'image même de la vie artistique des plantes ? N'est-ce pas une façon de revenir sur une interrogation, de reprendre une question, de repenser et l'art à la lumière du végétal et le végétal à la lumière de l'art ? L'architecte et artiste autrichien Max Peintner a, en 1971, composé une scène dystopique : un dessin qui montre des spectateurs regardant, au centre d'un stade entouré d'immeubles s'élevant dans les fumées de la pollution, un bosquet et quelques promeneurs. Dans cette scène imaginaire de l'hyper-industrialisation, la forêt, encerclée de tours, de grues, de fumées, s'est réduite comme peau de chagrin. En 2019, l'artiste Klaus Littmann fera planter trois cents arbres dans un stade de football, le Wörthersee, à Klagenfurt, en Autriche : une sculpture végétale qui attirera plus de deux cents journalistes européens dans cette petite ville de Carinthie. Le champ d'ignames, que tout Kanak doit avoir pour sien, n'est pas sans rapport avec cet art du végétal développé aux antipodes. C'est un espace sacralisé du quotidien, un espace à part qui contient des images que l'on peut rendre matériellement réelles.